

Critique de l'économie politique

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Caractère fétiche de la marchandise et son secret
Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel

KARL MARX

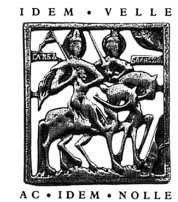
Critique de l'économie politique

Manuscrits de 1844

Traduit de l'allemand et précédé de
De la critique du ciel à la critique de la terre

par

KOSTAS PAPAIOANNOU



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

DE LA CRITIQUE DU CIEL
À LA CRITIQUE DE LA TERRE :
L'ITINÉRAIRE PHILOSOPHIQUE DU JEUNE MARX

Les textes de Marx que nous publions ici et que l'on a coutume d'appeler "Manuscrits de 1844" ont été publiés pour la première fois de façon posthume dans l'édition des *Œuvres complètes* de Karl Marx et Friedrich Engels (*Marx-Engels Gesamtausgabe*, Ab. 1, Bd. 3, Berlin, Marx-Engels Verlag, 1932). Une première traduction française, incomplète, en a été donnée dans le tome VI des *Œuvres philosophiques* de Marx publiées par A. Costes (Paris, 1937, trad. Jules Molitor). Cette édition fut suivie de deux autres traductions françaises. La première dûe à Emile Bottigelli (Paris, Editions Sociales, 1962) et la seconde à Jean Malaquais et Claude Orsoni (in Karl Marx : *Œuvres II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éd. établie par Maximilien Rubel, 1968).

La traduction et la présentation de Kostas Papaioannou que nous proposons ici ont d'abord paru en 1972 aux éditions UGE / 10-18, sous le titre : Engels-Marx, *La Première Critique de l'économie politique*. Outre le texte de Marx, ce volume contenait l'*Esquisse d'une critique de l'économie politique* de Friedrich Engels. En 1994, les éditions Quai Voltaire ont publié un volume intitulé : Karl Marx, *Ecrits de jeunesse* (collection La République des lettres, Avant-propos d'Alain Pons). Ce volume comprenait la *Critique du droit politique hégélien* et la *Critique de l'économie politique* dans la traduction de Kostas Papaioannou, précédées des deux introductions qu'il écrivit pour ces œuvres : *Hegel et Marx : l'interminable débat* et *De la critique du ciel à la critique de la terre*, ainsi que l'*Esquisse d'une critique de l'économie politique* de Friedrich Engels.

Les éditions Allia ont publié en volumes séparés *De la critique du ciel à la critique de la terre* (1998), *Hegel et Marx : l'interminable débat* (1999) et l'*Esquisse d'une critique de l'économie politique* de Friedrich Engels (1998).

© Editions Allia, Paris, 2007.

AFFRANCHIR l'homme de tout ce qui n'est pas lui-même, le ramener à son existence concrète sur terre, lui apprendre à se faire lui-même dans ses rapports réels avec le monde, l'émanciper des chimères transcendantes qui obscurcissent son esprit, le rendent étranger à sa "vraie vie" et lui interdisent de reconnaître la "vérité de l'ici-bas" : ces principes directeurs de la pédagogie marxienne ont leur origine dans la vaste *critique* à laquelle Hegel et ses épigones soumièrent les valeurs traditionnelles.

HEGEL

Déjà la première démarche de Hegel avait été une critique radicale de l'illusion de l'autre monde. Dépassant d'emblée la critique rationaliste traditionnelle de la religion comme "erreur", le jeune Hegel avait placé la critique de l'arrière-monde religieux sur un terrain existentiel et historique entièrement nouveau et révolutionnaire qui contenait en germe la révolte d'un Feuerbach et d'un Bruno Bauer aussi bien que le renversement des valeurs exigé par Marx et Nietzsche. Pour le jeune Hegel, la religion était moins une "erreur" qu'une "aliénation" : il ne s'agissait plus de dénoncer la religion comme une "déraison" opposée à la Raison abstraite et impersonnelle des Lumières, mais l'appréhender comme une expression du "malheur" et du "déchirement" de l'homme écrasé par une histoire qu'il ne peut ni assumer ni récuser, mais qu'il doit subir comme un destin étranger.

Pour Hegel, il s'agissait de "revendiquer comme propriété de l'homme les trésors qui furent spoliés au profit du ciel"¹. Engels emploiera les mêmes termes pour désigner l'œuvre émancipatrice de la "critique". Grâce à Feuerbach, écrivait-il

1. *Hegels Theologische Jugendschriften*, éd. Nahl, 1907, p. 225.

en 1842, “le ciel est descendu sur la terre ; ses trésors gisent dispersés comme des pierres au bord de la route ; quiconque les désire n’a qu’à les ramasser”¹. En effet, les jeunes-hégéliens n’ont fait que pousser jusqu’à ses plus extrêmes conséquences le programme de “récupération” [*Wiederaneignung*] formulé par Hegel dans ses œuvres de jeunesse, entre 1790 et 1800 : “Tout ce qu’il y a de beau dans la nature humaine et que nous avons nous-mêmes transporté hors de nous dans l’individu étranger (Dieu), ne gardant pour nous que toutes les vilenies dont elle est capable, nous y reconnaissons de nouveau pleins de joie notre œuvre à nous, nous nous l’approprions de nouveau, et par là nous apprenons à nous estimer, alors qu’avant nous considérions comme nôtre uniquement ce qui ne pouvait être qu’un objet de mépris”².

Ce thème de la “réappropriation” des forces humaines “aliénées” au cours de l’histoire traverse tous les développements de la *Phénoménologie de l’Esprit* (1807). L’aliénation y apparaît comme le destin universel : tout être qui aspire à sa propre plénitude se voit soumis à la nécessité de se nier, de se poser en s’opposant à soi, à se réaliser en se séparant de son essence, pour résorber ensuite cette opposition et surmonter cette séparation. La réalité tout entière est pour Hegel une aliénation [*Entfremdung*] ou une “extériorisation” [*Entäußerung*]. Aliénation de Dieu qui “meurt” dans le monde qu’il a lui-même créé ; l’aliénation de l’homme qui ne peut se réaliser qu’en se perdant et en se soumettant à ses propres produits. L’histoire tout entière est celle d’une aliénation déchirante qui s’est accomplie progressivement et nécessairement dans tous les domaines de l’expérience humaine et qui est parvenue à son paroxysme au moment de la Révolution française : la *Phénoménologie* se propose précisément de montrer qu’il fallait passer par la “nuit de l’au-delà” et l’aliénation totale pour pouvoir poser réellement la question de la réconciliation totale de l’homme avec lui-même “dans le jour spirituel du présent”.

1. Engels : *Schelling und die Offenbarung*, 1842. Dans *Werke*, éd. Dietz, *Ergänzungsband* [titre abrégé : E.B.], II, p. 219.

2. Hegel : *op. cit.*, p. 71.

On imagine sans peine la fascination que la “bacchanale” [*der bacchantische Taumel*] de la *Phénoménologie* a exercée sur les jeunes-hégéliens. La “grandeur” de Hegel, dit Marx, est d’avoir saisi la “production de l’homme par lui-même [l’histoire] comme un processus d’objectivation, d’aliénation et de suppression de cette aliénation”¹. Hegel a trouvé “l’expression abstraite, logique, spéculative du mouvement de l’histoire”². Aussi la *Phénoménologie* est-elle “la critique cachée... Tous les éléments de la critique s’y trouvent cachés, et souvent même préparés et élaborés d’une manière qui dépasse la position de Hegel”. Mais, chez Hegel, ajoute Marx, la critique “n’est pas encore claire pour elle-même” : il avait fallu attendre la révolte des jeunes-hégéliens et les “découvertes” de Feuerbach pour trouver la “forme critique” adéquate de ce qui chez Hegel restait encore “non critique”³.

LES JEUNES-HÉGÉLIENS OU LE “TERRORISME DE LA CRITIQUE”

Il appartenait aux jeunes-hégéliens de faire sortir à la lumière l’âme révolutionnaire de la dialectique hégélienne. La “critique”, définie par Bruno Bauer comme “le terrorisme de la théorie pure”⁴, devait signifier une rupture totale avec l’expérience spirituelle du passé, que la dialectique hégélienne voulait à la fois “conserver” et “dépasser”, selon le double sens du concept d’*aufheben*. Bruno Bauer, le pilier du *Doktorclub*, le “messie de l’athéisme”, le “Robespierre de la théologie” (ainsi que l’appelait Arnold Ruge), avait clairement indiqué le sens liquidateur de la critique dans le chapitre intitulé justement “L’autodéification”, de son livre *Le Christianisme dévoilé* (*Das Entdeckte*

1. *Manuscripts de 1844* ; *Werke*, E.B., I, p. 574. Notre édition, p. 190.

2. *Ibid.*, p. 570. Notre édition, p. 184.

3. *Ibid.*, p. 573 et 571. Cf. *infra.*, p. 184.

4. Dans une lettre à Marx (1841) ; *Marx-Engels Gesamtausgabe* (MEGA), I, I, p. 247.

Christentum, 1843) : “C’est la critique moderne qui a fini par ramener l’homme à lui-même, elle lui a permis de se connaître lui-même, elle a délivré les hommes de leurs illusions.” L’illusion religieuse étant le *prototype* et la *source* de toute illusion, les jeunes-hégéliens n’hésitèrent pas à “englober les représentations métaphysiques, politiques, juridiques, morales et autres dans la sphère des représentations religieuses ou théologiques”. S’ils ont représenté un “progrès” par rapport à Hegel et à la philosophie traditionnelle, ce fut parce qu’ils “critiquèrent tout [la totalité de la culture] en le déclarant théologique”. Toutes les valeurs traditionnelles, tous les domaines de l’expérience humaine furent déclarés irréels, inessentiels, étrangers à la “réalité véritable” de l’homme. Ainsi, par exemple, la conscience “politique, morale, juridique, etc.” fut dénoncée comme une conscience d’essence “religieuse et théologique”, aussi illusoire que la conscience religieuse proprement dite. Aussi l’idée de l’“homme politique, moral, juridique”, de l’homme tel qu’il se manifeste dans le domaine de la politique, de la morale, du droit, etc., et finalement l’idée de l’“homme” elle-même furent-elles mises entre guillemets et déclarées “théologiques” et aliénantes...

Marx, qui, pendant son séjour à Berlin (1837-1841), s’était lié d’amitié avec Bruno Bauer, n’est pas resté insensible au “terrorisme” critique des jeunes-hégéliens ; il paraît même qu’il a collaboré à la rédaction du pamphlet que Bruno Bauer fit paraître anonymement en 1841 sous le titre significatif *La Trompette du Jugement dernier sur Hegel l’athée et l’antéchrist*. Mais c’est Feuerbach qui est pour lui le véritable fondateur de la “critique”, le véritable émancipateur de l’humanité. “A vous, théologiens et philosophes spéculatifs, déclarait-il en janvier 1842, je vous conseille : libérez-vous des concepts et des préjugés de l’ancienne philosophie spéculative, si tant est que vous désirez parvenir aux choses telles qu’elles sont, c’est-à-dire à la vérité. Et il n’existe pas pour vous d’autre voie vers la liberté et vers la vérité qu’à travers le ruisseau de feu – Feuerbach [jeu de mots sur

1. Marx-Engels : *Die Deutsche Ideologie*, éd. Dietz, 1958, p. 15.

Feuer : feu, et *bach* : ruisseau]. Feuerbach est le purgatoire de notre temps¹.”

Feuerbach fut le héros de Marx pendant toute la période 1842-1845 et surtout l’année 1844, année décisive où Marx s’est converti au communisme et fit sa seule et unique tentative de formuler systématiquement sa pensée *philosophique*. Regardons donc de plus près les “grandes actions²”, les “découvertes³”, les “réelles révolutions théoriques⁴”, que le jeune Marx a attribuées à Feuerbach.

CRITIQUE DE LA RELIGION

Tout d’abord, Feuerbach a “achevé” la critique de la religion⁵. Il démontra que dans la religion l’homme projette hors de lui sa véritable essence et se perd dans un monde illusoire qu’il a lui-même créé, mais qui le domine comme une puissance étrangère. L’homme est essentiellement un *être générique*, et le Dieu de la religion n’est autre que l’être générique de l’homme devenu étranger à lui-même et fixé dans une objectivité supra-humaine. Comme chez Hegel, cette objectivation est une étape *nécessaire* : l’homme ne peut, *au début*, prendre conscience de la *perfection* de son *espèce* qu’en projetant son “être générique” *au-delà* de son être individuel :

“L’être *divin* n’est pas autre chose que l’être de l’homme délivré des liens et des bornes de l’individu, transformé en *objet* que l’individu adore et contemple comme un être à part... La religion est la *première conscience de soi* de l’homme, et elle est *indirecte*... L’homme projette d’abord son essence *hors de lui*, avant de la retrouver en lui-même. Son propre être lui est d’abord donné comme objet sous l’aspect d’un autre être... Le progrès historique des religions consiste en ce que l’on considère maintenant comme *subjectif* ce que les religions antérieures considéraient comme

1. Marx : *Luther, arbitre entre Strauss et Feuerbach*, 1842 ; *Werke* I, p. 27.

2. *Manuscrits de 1844, E.B.*, I, p. 569-570. Notre édition, p. 182.

3. *Ibid.*, p. 469, 470, 569. Notre édition, p. 36.

4. *Ibid.*, p. 468. Notre édition, p. 36.

5. *La Sainte Famille* ; *Werke* II, p. 147.

objectif, autrement dit en ce que l'on connaît maintenant comme *humain* ce qui était jadis contemplé et adoré comme *divin*... L'homme s'est objectivé, mais il n'a pas reconnu son être dans cet objet ; la religion qui suit franchit ce pas : tout progrès dans la religion est donc un approfondissement de la connaissance de soi ¹.”

Ce progrès de la conscience de soi est en même temps une perte de soi : la religion révèle à l'homme son essence mais, en la concentrant en Dieu, elle l'en dépouille.

“Si l'essentiel dans la définition de Dieu est emprunté à l'homme, dit Feuerbach, l'homme sera dépouillé de tout ce qu'on donnera à Dieu. Pour que Dieu soit enrichi, l'homme devra être appauvri... Dieu *est* ce que l'homme *veut* être, sa propre essence, son propre but, mais représenté sous la forme d'un être réel.”

Si l'homme projette sa propre perfection dans l'au-delà, c'est qu'il n'arrive pas *encore* à faire coïncider son être générique et son être individuel.

“Notre tâche, déclare Feuerbach, est de prouver que la distinction entre ce qui est divin et ce qui est humain n'est qu'une illusion, qu'elle n'est pas autre chose que la distinction entre l'essence de l'homme et l'individu.”

En récupérant sa propre essence aliénée en Dieu, l'homme retrouvera complètement et définitivement son être générique qu'il séparait jusqu'alors de lui et deviendra lui-même “l'être suprême de l'homme ²”.

Ainsi l'humanisme prend la place de la religion. “L'incroyance a remplacé la foi, la raison, la Bible, la politique, la religion et l'Eglise, la terre a remplacé le ciel, le travail, la prière, la misère matérielle, l'enfer, l'homme a remplacé le chrétien ³.” C'est ici-bas, dans l'*Etat* terrestre que l'homme

1. Feuerbach : *L'Essence du Christianisme*, 1841, trad. française par J. Roy, Paris, 1864, p. 37.

2. Id., *ibid.*, p. 38 et 311.

3. Feuerbach : *Nécessité d'une réforme de la philosophie*, 1842. Dans *Manifestes philosophiques*, trad. Louis Althusser, Paris, 1960, p. 100 et sqq.

doit réaliser la plénitude “générique” qu'il cherchait vainement dans l'au-delà céleste. Car “le *vrai Etat*” est l'homme émancipé de ses bornes individuelles, “l'homme infini, vrai, achevé, divin ; l'Etat, et lui seulement, est l'homme se déterminant lui-même, l'homme se rapportant à soi, *l'homme absolu*”. Pour que l'humanisme se substitue réellement à la religion, il faut que la nouvelle philosophie s'enracine réellement dans le *besoin* de l'homme *pratique*. Or, le besoin pratique par excellence est le “besoin *politique*”, le “besoin de participer *activement* aux affaires de l'Etat, le besoin de supprimer la hiérarchie politique et la déraison du peuple”. En offrant aux hommes la “*république dans le ciel*”, le christianisme leur enseignait qu'ils “n'ont nul besoin sur terre”. Il s'agit désormais de dépasser le conflit chrétien “entre le ciel où nous sommes des maîtres, et la terre où nous sommes des esclaves”, et de reconnaître dans la terre le “lieu de notre destination”. Et comme la religion chrétienne présuppose que l'homme demeure esclave sur terre, l'humanité nouvelle “n'aura pour ainsi dire *droit* à la république qu'à condition de supprimer la religion chrétienne” Ainsi, comme dira Marx, la critique de la religion “aboutit à cet enseignement que l'homme est l'être suprême pour l'homme, c'est-à-dire à l'impératif catégorique de renverser tous les rapports sociaux qui font de l'homme un être humilié, asservi, abandonné, méprisable ¹”.

Voici comment Marx a résumé le résultat général de la critique feuerbachienne de la religion – critique qu'il considérait en 1844 comme la “preuve la plus évidente” du “radicalisme” et de l’“énergie pratique” de la théorie allemande ² : “Dans la réalité fantastique du ciel, l'homme cherchait un Surhomme, mais il n'a trouvé en réalité que son propre reflet” : une “apparence trompeuse de lui-même”, une ombre irréelle, un “homme inexistant” [*Unmensch*]. L'évanouissement de l'au-delà doit désormais inciter l'homme à “établir la vérité de l'ici-bas” et à chercher

1. Marx : *Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, janvier 1844 (titre abrégé : *Intr.*). *Werke* I, p. 385.

2. Id., *ibid.*, *Werke* I, p. 385.

sa “vraie réalité sur terre”. Désenchanté de ses vaines pérégrinations dans le ciel fantastique de la religion, l'homme devra apprendre à renoncer aux paradis illusoires et à se dresser contre un monde absurde [*verkehrte Welt*] qui, pour subsister, a besoin d'illusions et de “compléments” célestes. Car c'est l'incomplétude du monde terrestre qui pousse l'homme à chercher un “bonheur illusoire” dans la religion. Le “bonheur réel” présuppose la “suppression de la religion en tant que bonheur illusoire” ; de même, la démystification de l'homme exige qu'il “abandonne une condition qui a besoin d'illusions”. Or, le monde religieux n'est qu'une partie du monde fantastique de l'irréalité humaine, et la religion n'est que la “forme sacrée” de l'illusion de l'au-delà. Il fallait donc dénoncer cette illusion “sous ses formes profanes”, pourchasser l'au-delà dans ses manifestations non religieuses, séculières ¹.

Précisément, le mérite de Feuerbach a été d'avoir dévoilé l'essence religieuse et théologique de la philosophie.

CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

La seconde “grande action” de Feuerbach a été la démolition définitive de la philosophie traditionnelle. Il a établi “de main de maître les grands principes fondamentaux pour la critique de toute la métaphysique ²”. Il a “dépassé” l'ancienne philosophie et l'ancienne dialectique ³ en démontrant que la philosophie “n'est autre chose que la religion mise en pensées et développée par la pensée et qu'il faut donc également la condamner comme une autre forme et un autre mode d'existence de l'aliénation humaine ⁴”. Pour Feuerbach, toute l'histoire de la philosophie n'est qu'une “négation de la théologie à l'intérieur de la théologie ⁵”.

1. Marx, *Intr.*, p. 378-379.

2. *La Sainte Famille*, 1845 ; *Œuvres* II, p. 147.

3. *Manuscrits de 1844*, E.B. I, p. 569.

4. *Ibid.*, p. 569. Notre traduction, p. 182.

5. Cf. Feuerbach : *Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie*, 1842.

Pour Marx, cette “découverte” de Feuerbach est une véritable définitive, un *ktêma es aei*. Comme il le dira plus tard, dans son histoire des *Théories de la plus-value* (1862-1863), la philosophie “s'est constituée à l'intérieur de la forme religieuse de la conscience” et sa contradiction consiste dans le fait que, “d'une part, elle nie la religion tandis que, de l'autre côté, elle ne peut s'affirmer positivement qu'à l'intérieur de cette sphère religieuse idéalisée et réduite à des concepts ¹”.

En troisième lieu, Feuerbach a définitivement démystifié la dialectique spéculative de Hegel.

“Mais qui donc a dévoilé le mystère du système ? Feuerbach. Qui donc a anéanti la dialectique des concepts, cette guerre des dieux connus des seuls philosophes ? Feuerbach. Qui donc a mis l'homme à la place du vieux fatras ? Feuerbach, et Feuerbach seul ².”

C'est à la lumière des “grandes actions” de Feuerbach que Marx critiquera, dans la dernière partie des *Manuscrits de 1844* et *La Sainte Famille*, la *Logique* de Hegel, les quelques pages qu'il lui a consacrées étant bien plus des commentaires (parfois même des simples citations) des thèses feuerbachiennes qu'une critique directe de l'ontologie hégélienne.

Quatrièmement, Feuerbach ne s'est pas limité à une critique purement négative, comme celle des jeunes-hégéliens de gauche. Feuerbach a “surmonté une fois pour toutes la vieille opposition entre le spiritualisme et le matérialisme ³” : ayant réintégré l'homme à la nature d'où le christianisme l'avait expulsé, et il est le premier qui soit parvenu à la “saisie de l'homme réel ⁴”. Ce faisant, il a “fondé le *vrai matérialisme* et la *science réelle* ⁵” : c'est de cette “science réelle” que dérive la doctrine que les *Manuscrits de 1844* présentent comme l'“humanisme *achevé*” ou “naturalisme *ache-*

1. Marx : *Theorien über den Mehrwert* ; *Œuvres* XXVI/1, p. 22.

2. *La Sainte Famille*, *Œuvres* II, p. 98.

3. *Ibid.*, p. 99.

4. *Ibid.*, p. 41.

5. *Manuscrits de 1844*, E.B. I, p. 570. Notre traduction, p. 182.

vé”.

Enfin, Feuerbach a également “fondé” la “critique *positive* en général”¹, “la critique humaniste et naturaliste *positive*”. Marx ira jusqu’à dire que la critique de l’économie politique elle-même “doit sa véritable fondation aux découvertes de Feuerbach”.

Son seul défaut, dit Marx, est qu’il “insiste trop sur la nature et trop peu sur la politique”². Or, c’est seulement “en s’alliant à la politique” que la philosophie actuelle pourra devenir une *vérité*. Cela aussi, Feuerbach l’avait déjà dit dans son essai sur la *Nécessité d’une réforme de la philosophie* (1842), mais il n’avait jamais explicité ce qu’il entendait par “Etat *vrai*”. Son culte de la nature et sa fixation sur la critique de la religion l’avaient empêché de porter le fer de la critique sur la racine même de l’aliénation. Marx ne s’en inquiétait pas démesurément. “Sans doute, déclare-t-il, il arrivera ce qui est arrivé au *XVI*^e siècle où aux enthousiastes de la nature [*Naturenthusiasten*] correspondait une autre série d’enthousiastes de l’Etat.” La critique de la religion devrait se compléter par la critique de la politique. Car “de même que la *religion* est la table des matières des luttes *théoriques* de l’humanité, l’Etat *politique* est la table des matières de ses luttes *pratiques*... Tout notre but ne peut consister, comme c’est d’ailleurs le cas dans la critique *feuerbachienne* de la religion, qu’à donner une forme humaine consciente aux questions *religieuses* et *politiques*”³.

CRITIQUE DE LA POLITIQUE

C’est aux “questions politiques” que Marx consacra l’essentiel de son activité “critique” pendant les années décisives 1842 et 1843. Une fois de plus, c’est à la critique feuerba-

1. *Ibid.*, p. 468. Notre traduction, p. 36.

2. Marx : lettre à Ruge, le 13 mars 1843. *Werke* XXVII, p. 417.

3. Marx : lettre à Ruge, septembre 1843. *Werke* I, p. 346. Trad. française dans Marx : *Textes 1842-1847*, éd. Spartacus, 1970, p. 45-47. Marx était encore bien loin de soupçonner que l’économie allait servir de trait d’union entre ses “luttes théoriques” et ses “luttes pratiques”.

chienne qu’il empruntera la *méthode* ainsi que les *concepts fondamentaux* dont il se servira dans ses principaux écrits théoriques : *Critique du Droit politique hégélien* (été 1843) ; *La Question juive* (automne 1843) ; *Introduction à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel* (fin 1843-janvier 1844). Ainsi Marx compare constamment la “sphère politique” et la “sphère religieuse” pour montrer le caractère illusoire, hors de ce monde, de la communauté politique. Feuerbach avait montré que dans la religion l’homme sépare son être générique de son être individuel et projette ses forces génériques dans un au-delà fantastique. Marx retrouve le même dualisme aliénant dans la scission spécifiquement moderne entre l’Etat et la société civile, entre le bourgeois et le citoyen, entre l’homme et le citoyen. L’Etat moderne s’est “abstrait” (séparé) de la société et s’il s’affirme comme la “Raison universelle qui s’oppose et transcende les sphères particulières”¹, c’est parce que les intérêts particuliers se sont “abstraits” (séparés) de la communauté et l’ont dépouillée de tout contenu substantiel en s’érigeant en “entités indépendantes”. Cette “abstraction” universelle est un “produit de la modernité” : “l’abstraction de l’Etat comme tel est propre à l’époque moderne parce que l’abstraction de la vie privée est propre à l’époque moderne”, et ces deux “abstractions” sont les deux principales formes profanes de l’aliénation dont Feuerbach avait dénoncé la “forme sacrée”. D’une part, l’Etat politique est une réalisation *imaginaire* de l’être générique de l’homme ; d’autre part, l’homme privé de la société civile est un individu “abstrait”, aliéné parce que amputé de son être générique.

En ce sens, peu importe la forme monarchique ou républicaine de l’Etat : “la lutte entre la monarchie et la république est encore une lutte à l’intérieur de l’Etat *abstrait*”. La seule différence est la suivante : “la monarchie est l’expression achevée de cette aliénation, la république en est la négation à l’intérieur de sa propre sphère”.

La monarchie (l’autocratie en général) est l’expression

1. *Critique du Droit politique hégélien* (titre abrégé : *D.P.*), été 1843 ; *Werke* I, p. 232-233.